

LES RITES FUNERAIRES

- 1° La Veillée mortuaire ; 2° L'inhumation du vendredi ;
- 3° Le lavement des mains
- 4° Le Pal Telittal ou le rituel du lait

1°) Veillée mortuaire

Dès la tombée de la nuit, les visiteurs affluents par petits groupes, et chaque arrivée de membres nouveaux est saluée par des pleurs et des lamentations. La plupart sont porteurs d'offrandes : sucre, café, bougies, boissons alcoolisées ou non¹⁶. Les femmes et les enfants s'installent à l'intérieur de la maison, et les hommes prennent place à l'extérieur, sous un abri improvisé.

Dans un premier temps, il est procédé singulièrement par les femmes, à des prières et des chants catholiques autour du cercueil. En général, cette partie est peu suivie par l'assistance et ne se prolonge guère. Elle est souvent vécue comme une simple formalité dont on se débarrasse rapidement.

Peu après, l'orchestre hindou prend le relais pour jouer jusqu'à l'aube ou presque. Il s'installe en cercle, sur des bancs et des chaises, et c'est le plus âgé qui signe l'ouverture de la veillée hindoue par un *Virton*, fredonné en l'honneur des divinités d'une part, et du *Gourou* du chanteur d'autre part.

Dans certains cas, l'annonce des chansons funèbres est marquée par trois roulements de *tapou* dédiés à la mort. Ces roulements de tambour sont exécutés uniquement par des initiés (*ils sont de plus en plus rares de nos jours*) et sont utilisés comme moyen de communication, afin de permettre au voisinage de localiser la maison endeuillée et d'inviter au rassemblement. D'autres roulements de *tapou* retentiront à minuit et à six heures du matin

S'élèvent alors des chants tamouls qui retracent les épopées et légendes les plus tristes de l'Inde, telles le *Harichandra*, le *Dessingou*, le *Nallatinga*, le *Markandin nadrom*. Lorsque plusieurs *vatiyar* sont présents, chacun intervient à son tour, en choisissant le *nadrom* dans lequel il excelle.

Il en sera ainsi jusqu'à six heures du matin, moment où chanteurs et musiciens s'arrêteront. Mais ils ne désertent pas pour autant le site, restant de longs instants encore sur les lieux d'affliction. Une partie de la foule restera même jusqu'au départ du corps pour le cimetière (*d'autres reviendront*), la communauté marquant ainsi sa solidarité avec la famille endeuillée.

L'Oppari et les pleureuses

Le chant d'Oppari est une autre particularité de la veillée hindoue guadeloupéenne. Des femmes âgées de l'entourage proche du défunt (*mère, épouse, soeur...*) se tiennent autour du corps, les cheveux dénoués, les mains sur la tête en manque de désespoir. Tour à tour, elle se lamente de la disparition de l'être cher. Elles procèdent en créoles mais avec des airs de chants tamouls, et retracent la vie du défunt, depuis sa venue au monde, puis évoquent une à une la douleur que leur cause ce décès. Ainsi La mère du trépassé décrira les souffrances subies pour lui donner le jour, les difficultés à l'élever ; la sœur se souviendra de leurs jeux d'enfants, des qualités humaines de son frère, etc... Ces plaintes s'élèvent, déchirantes dans le silence de la nuit, pendant les courtes pauses de l'orchestre du dehors. A les entendre, beaucoup ne peuvent retenir leurs larmes.

Emotion aussi à l'écoute des chansons tamoules entonnées par le *vatiyar* du dehors. Nul n'est besoin de comprendre le sens ; le seul timbre des voix traduit la tristesse de ces mélodies du *nadrom*.

L'enquête a montré par ailleurs que certaines femmes âgées réputées pour exceller dans les chants *d'oppari* (telle feu Mme Ramassamy dite « **Man Almon** » et demeurant la section Boisvin-Moule) était jadis rémunérées par la famille du défunt pour leur prestation, quand il apparaissait les parentes n'étaient point en mesure de chanter elles-mêmes. Ces femmes sont nommées les pleureuses.

Elles avaient un répertoire *d'oppari* qu'elles adaptaient à la personnalité du décédé. Elles chantaient en chœur à l'arrivée de chaque groupe de visiteurs, en s'enlaçant devant le corps et en menant une ronde plus ou moins effrénée, en se frappant la poitrine des deux mains. C'était l'occasion pour ces femmes de se remémorer au cours de ces improvisations, et dans un désordre ordonné, la disparition de leurs propres parents. C'était aussi pour elles l'opportunité de crier leur douleur de femmes soumises dans une communauté patriarcale comme l'est la communauté hindoue de Guadeloupe.

L'Oppari constitue aujourd'hui un rite en voie d'extinction. Déjà peu répandu par le passé, il n'y aurait plus que trois familles en Grande-Terre à l'exécuter à l'occasion des funérailles des leurs.

2°) L'inhumation du vendredi

Vélikajamai est le terme tamoul désignant le vendredi, jour néfaste pour l'enterrement hindou en Guadeloupe.

Pour diverses raisons, il est parfois impossible d'éviter la mise en terre un vendredi. Il faut alors réaliser un rite particulier afin d'éloigner tout risque de sort défavorable.

Il ressort de certains témoignages que le caractère néfaste des funérailles du vendredi apparut quand, il y a longtemps de cela, une famille indo-guadeloupéenne ayant enterré un des siens le jour en question perdit coup sur coup plusieurs de ses membres, lesquels décédèrent chaque fois un vendredi.

Les *gourou* consultés alors, expliquèrent que le vendredi ayant une influence néfaste quant au passage du mort vers l'au-delà, que le défunt n'arrivait pas à se détacher de sa famille et qu'il venait en chercher les membres un à un afin qu'ils l'accompagnent dans sa nouvelle existence.

Pour contrecarrer toute répétition de l'événement, il fallait fournir au trépassé une âme vivante, en l'occurrence celle d'un coq vif qui lui tiendrait lieu de compagnon.

C'est pourquoi, à chaque funérailles ayant lieu un vendredi, on emporte un volatile dans un sac et, au moment de refermer la tombe, on délivre le coq, lequel alors pénètre de son propre chef à l'intérieur de celle-ci, ou part errer dans l'enceinte du cimetière, personne ne se préoccupant de lui.

Ce rite est aujourd'hui de moins en moins suivi, les techniques de conservation des corps permettant de préserver les morts jusqu'à leur enterrement le samedi ou le dimanche, jours qui précèdent par ailleurs l'avantage de réunir un plus grand nombre de personnes.

3°) Le lavement des mains

Les croyances hindoues locales affirment que l'âme du mort accompagne toute personne venue le conduire à sa dernière demeure. Pour rentrer en paix chez soi, il faut donc se débarrasser de cet esprit encombrant. L'usage veut généralement que l'on retourne pour ce faire au domicile du mort. C'est en outre l'occasion de consoler encore la famille endeuillée.

Arrivée au seuil de la maison où était exposé le corps, les participants aux rites funéraires se lavent les mains dans un seau rempli de curcuma pilé posé là à cet effet. Il faut, devant la porte d'entrée et avant de pénétrer à l'intérieur, se laver trois fois les mains, puis bien les secouer en les positionnant derrière la tête afin de marquer une rupture avec la phase cérémonielle précédente.

Il est aussi possible de se laver simplement les mains au seuil de son propre domicile. Cette fois-ci, l'eau pure sans adjonction de curcuma suffira à renvoyer le mort à son destin.

Un de nos informateurs nous confia avoir omis ce geste à l'issue de l'enterrement d'un de ses amis. Ce soir-là, il ne put dormir : son ami accompagné de plusieurs autres défunts, parents de cet informateur, se

manifestèrent durant la nuit. Ils ne paraissaient cependant point menaçants : ils lui rappelaient seulement qu'il avait oublié de les renvoyer à leur sort.

Le lendemain, il a accompli le rituel et il a eu la rupture avec le mort.

4°) Le Pal Telittal ou le rituel du lait

Dans certaines familles, le troisième jour après l'enterrement, ou le dimanche suivant, les proches du défunt organisent une cérémonie consistant à répandre du lait, élément de purification.



Tôt le matin, on va traire une vache afin de récupérer du lait frais, tandis que les femmes procèdent à la préparation des beignets (*Pendjalom, Vadè, Tôssè, Chidès, Woundès, lotis*.... Quand tout est prêt, on garnit le *tray* avec les offrandes, et un membre de la famille porte le plateau garni sur la tête jusqu'au cimetière. Il est accompagné par l'ensemble de la famille qui chante doucement en versant du lait tout au long du chemin. Le *pousari* ouvre la marche avec un *tambalon* fumant de *semblani*.

Au cimetière, le *pousari* installe un *patchel* sur un morceau de feuille de bananier fraîche, casse une noix de coco sèche, allume des bougies ou des lampes ou des dyas, et fait le tour de la tombe ou du caveau en répandant du lait. Puis tous repartent vers la maison sans se retourner.

Devant la porte d'entrée, on allume une lampe à pétrole et les participants au cortège se lavent les pieds et les mains avec de l'eau au curcuma.